

## **« Monsieur le maire, j'ai cru à votre destin »**

Daniel Percheron, ancien sénateur, ancien président du conseil régional Nord–Pas-de-Calais

Il peut sembler facile d'ajouter les phrases aux phrases pour évoquer le maire de Lille, le député-maire de Lille, le président de la région Nord–Pas-de-Calais. Et pourtant, il me faut me consacrer modestement à l'essentiel : devenu responsable de la « puissante fédération socialiste du Pas-de-Calais », à la fin de l'année 1973, j'ai eu la chance, le privilège de voir Pierre Mauroy, le nouveau maire de Lille, accéder à la présidence de ma région, blessée si tôt par la désindustrialisation, sous l'œil courroucé du gardien pédagogue de la « Vieille maison » : Guy Mollet. À ce moment précis, il m'apparut évident que Pierre Mauroy avait la stature, oui la stature, de cette première aventure régionale.

### **Une stature impressionnante**

Oui, la stature de Pierre Mauroy. Naturelle, évidente et surtout bienveillante. La voix, les mains, les sourires, les regards souvent malicieux firent immédiatement la conquête du militant que j'étais et donnaient à la capitale du Nord, Lille, une séduction que l'étudiant d'hier, le supporter « sang et or » de toujours n'avait jamais éprouvée. Ce mélange de courtoisie respectueuse, de fraternité esquissée, de conviction ardente imposait une stature impressionnante. Près d'un demi-siècle plus tard, je le dis sans complaisance rétroactive, j'ai cru à l'avenir d'un destin régional, façonné par le socialisme nordiste, à nul autre pareil, puisque nos deux grandes fédérations buttes témoins du mouvement ouvrier, choisissaient Pierre pour bâtir l'avenir du Nord–Pas-de-Calais.

Synthèse, logiciel, intelligence, peu importe le mot retenu. Pendant plus de trente ans, j'ai été confronté au logiciel de Pierre Mauroy, député-maire de Lille, président de région, de communauté urbaine, Premier ministre, premier secrétaire du PS, chantre de l'Internationale socialiste. Le vilain

mot, imprimé, répété à satiété, de cumulard, ne m'a jamais effleuré. Cette équation à multiples responsabilités, le maire de Lille l'a parfaitement maîtrisée, comme un ordinateur quantique saura bientôt le faire. De ces quatre bases de sa vie politique — ville, communauté urbaine, région, nation — Pierre Mauroy a fait en toutes circonstances un programme d'une fiabilité remarquable pour les Françaises et les Français qu'il avait l'honneur de représenter, de défendre et de guider. Autour de lui, dans ces laboratoires démocratiques protégés par le respect et la fidélité, comment ne pas célébrer ces frères, ces fils de rose vêtus qui l'ont toujours accompagné : Raymond Vaillant, Bernard Masset, Bernard Roman, Michel Delebarre, Patrick Kanner (cités arbitrairement parmi tant d'autres) ? Et devant lui, ouvrant le chemin de l'Histoire, de son histoire, le très grand François Mitterrand.

Mais, j'ose l'affirmer, c'est le maire, l'élu communautaire, l'animateur régional qui a porté inlassablement l'action de l'élu gravissant et occupant les sommets de l'État jacobin. Y a-t-il l'équivalent dans notre récit national de la décentralisation de Pierre Mauroy et de Gaston Defferre, son complice en modernité locale ? Non. Y a-t-il une autre infrastructure qui ressemble au Tunnel sous la Manche mettant fin à l'insularité de la Grande-Bretagne et posant un garrot sur l'hémorragie qui affaiblissait cruellement sa grande région ? Non.

### **Le « beau mot » de connivence**

Ce logiciel conquérant, je l'ai vu, intensément vu à l'œuvre lors d'une réunion surréaliste entre le président de la SNCF, compagnon d'énarchie de Jacques Chirac et le maire de Lille. « Soyez raisonnable, Monsieur le Premier Ministre », demandait M. Rouvillois, comprenez que le TGV contournera Lille et filera directement à Londres. Surtout, ne me proposez pas de subvention pour pénétrer dans votre ville, je la dépenserai ailleurs où elle serait plus utile ! ». La stature, le logiciel, l'élégante colère de Pierre Mauroy tinrent bon... et quelques années plus tard le TGV fut lillois, fier de l'être, jetant les bases d'un hub ferroviaire d'ambition européenne. Dans ce dialogue, Pierre

Mauroy incarnait à lui seul notre congrès de Bad Godesberg, la social-démocratie française, ce syndicalisme réformiste des territoires. Si nécessaire, si efficace.

Dominant un forum régional sur la recherche, M. Lehmann, normalien, patron de la Recherche chez Saint-Gobain, remarquable de simplicité et de clarté, nous convainquait que le mot clef de la recherche, de ses promesses, de ses succès était le « beau mot » de connivence. Et c'est le même « beau mot » de connivence que j'ai depuis adopté, conjugué en évoquant mes dialogues, mes relations avec Pierre Mauroy. L'un des premiers gestes du tout nouveau président de la région Nord-Pas-de-Calais le fit descendre dans la mine. Remonté dans la salle d'honneur de l'hôtel de ville de Lens, douché, un peu voûté il répondit au talentueux député-maire André Deléris. La stature, l'usage chaleureux du prénom vis-à-vis du notable guesdiste, la voix évoquant l'épopée infernale du peuple de la mine enveloppèrent en quelques minutes les lieux et les hommes d'une connivence venue de l'Histoire, de ses combats, de ses progrès. L'ancien conventionnel devint mauroyiste et l'est toujours aujourd'hui au cœur de son hiver. Sans cette connivence naturelle, drapé dans son velours fraternel, le parti d'Epinay n'aurait été qu'un simple et fort parti, non cette aventure unique dans la gauche européenne. Sans cette connivence, Lille et ses voisines, Lille et ses villages, Lille et ses contrastes n'auraient jamais accédé au statut de métropole européenne. Sans cette connivence, le Nord-Pas-de-Calais, perdant son sang au risque de perdre son âme, n'aurait pas apprivoisé la modernité.

Sans cette connivence nous interpellant tardivement un soir ordinaire, Bernard Roman et moi-même n'aurions pas accédé à la proposition orgueilleuse et chaleureuse de Pierre Mauroy de construire avec lui le stade le plus moderne du monde, comme les évêques de Chartres, d'Amiens, de Beauvais édifiaient une cathédrale. Et désormais, le nom, la rumeur, la ferveur, le bonheur du stade Pierre Mauroy me permettent souvent de murmurer : « Monsieur le maire de Lille j'ai cru à votre destin ».